

Corinne CHRISTOL-BANOS



**SOMBRES
LENDEMAINS**

SOMBRES NOTICES
TOME 2

Extrait : SOMBRES LENDEMAINS

PROLOGUE

L'homme sur le divan s'étira longuement. Il se redressa péniblement puis, sans un bruit pour ne pas réveiller sa compagne, alla se préparer un café serré. Lorsqu'il croisa son reflet dans le miroir de l'entrée, il ne se reconnut pas : les cheveux défaits, le teint gris, de gros cernes noirs encerclant un regard perdu. Son grand corps était décharné. Il ne ressemblait plus à l'homme qu'il était auparavant. Sa prestance naturelle avait laissé place à un abattement perceptible dans toute son apparence.

Il traîna de pièce en pièce, ramassa un tee-shirt abandonné au pied d'un fauteuil, celui de Léa. Il le porta à son nez pour humer le parfum de l'ado. Des larmes perlèrent à ses cils sans qu'ils puissent les empêcher de déborder.

Un goût amer persistait dans sa bouche. Il culpabilisait en repensant aux événements de Chennai¹. Il n'avait pas été à la hauteur et maintenant sa fille en pâtissait.

¹*Voir Sombres Notices*

Mais comment aurait-il pu prévoir le cataclysme qui s'était déchaîné à la suite de son enquête ?

Sa famille était à présent en danger de mort et c'était sa faute.

MAIN DANS LA MAIN

Mars 2020

1

Retour à la réalité

Mardi 10 mars 2020 – 6 h

Alex se réveilla, étonnée d’être allongée sur le canapé. Que faisait-elle là ? Puis tout lui revint d’un coup. Elle bondit sur ses pieds et consulta fébrilement sa montre, il n’était que 6 h du matin. Elle avait réussi à somnoler assommée par les larmes. Elle monta et s’assura que les garçons dormaient toujours. Ils étaient entourés de leurs peluches. Le petit dernier, Yohan, suçait son pouce. De sa main, elle lui toucha le front. La fièvre était enfin tombée. Elle le contempla de longues minutes.

Qu’allait-il se passer maintenant ?

La seule chose dont elle était certaine, c’est que jamais elle ne leur infligerait une cavale. Les circonstances les y avaient obligés par le passé, mais à l’époque Léa seulement partageait leur vie. Aujourd’hui, Alex ne pourrait plus reproduire ce scénario. Ils

étaient trop petits et, même si sa décision impliquait de se rendre à la police, elle le ferait ! Elle n'en avait pas encore discuté avec Franck, mais sa décision était prise. Pour eux, elle se sacrifierait sans hésiter.

Revenant à l'instant présent, elle chercha Franck. Elle le trouva dans le garage, son lieu préféré lorsqu'il s'agissait de réfléchir. Il ponçait à la toile émeri le buffet qu'il rénouvait. Très appliqué, perdu dans ses pensées, il ne perçut la présence d'Alex qu'au bout de plusieurs minutes.

— Tu es réveillée ?

Elle vint se blottir contre lui. À sa mine, elle comprit qu'il n'avait pas beaucoup dormi.

— Tu as passé la nuit sur le divan ?

— Je n'ai pas pu fermer l'œil, j'avais besoin de m'occuper, ça m'empêche de penser ! Yohan va mieux ?

— La fièvre a complètement disparu. Un souci de moins, grimaça-t-elle.

— Est-ce que tu veux les mettre à l'école aujourd'hui ?

— Je pense que c'est mieux. Quoi qu'il arrive, il est préférable qu'ils ne soient pas avec nous, au moins ils seront en sécurité là-bas.

Franck savait qu'il était illusoire de penser que les kidnappeurs de Léa n'oseraient pas intervenir uniquement parce que les garçons se trouvaient en un lieu public ! Mais Alex en était persuadée et il ne se sentait pas la force de la détromper.

— Je reste à la maison aujourd'hui, je préfère être présente.

— Ce n'est pas une bonne idée !

— Ne discute pas s'il te plaît, ma décision est prise, j'appellerai le boulot tout à l'heure pour les prévenir.

Devant le ton inflexible de sa compagne, il renonça. De toute façon, il ne se sentait pas la force de parlementer. Ils n'abordaient pas le sujet qui leur brûlait les lèvres et pourtant leurs pensées ne s'éloignaient pas du coup de fil attendu.

Ils réveillèrent les jumeaux, les firent déjeuner et les habillèrent. Le rituel matinal les aidait à oublier. Alex, tout doucement, caressa la joue de Yohan qui ouvrit difficilement ses paupières gonflées de sommeil. Ses yeux étaient clairs, prouvant qu'il allait mieux. Habituellement, elle l'aurait gardé au chaud, mais il était préférable qu'il soit dans l'enceinte de la maternelle.

— Maman, je vais à l'école ?

Il adorait sa maîtresse et s'était fait de bons copains. Manquer un jour le perturbait toujours.

— Comment tu te sens ?

— Bien, maman.

Il sautait sur son lit à pieds joints.

— Attention ! Il ne faut quand même pas exagérer. Tu es encore faible.

Il vint se blottir contre elle, son pouce dans la bouche.

— Allez hop ! Il est l'heure de prendre tes médicaments et de déjeuner. Zou...

Une tape affectueuse sur les fesses l'accompagna.

Il partit en courant dans le couloir. Les enfants avaient une énergie incroyable : un jour ils étaient malades et le lendemain les trouvait en pleine forme.

— Oh, mon fils, l'intercepta Franck, ça fait plaisir de te voir comme ça ! Tu te sens mieux ?

— Oui, papa.

Il plaqua deux baisers sonores dégoulinant de salive sur les joues rugueuses de son père.

Les trois garçons se retrouvèrent dans la salle de bains et il fallut les calmer avant que la pièce ne se transforme en piscine.

— T'as des nouvelles de Léa ? demanda tout à coup Willy, l'un des jumeaux.

La question le prit par surprise, pourtant elle était justifiée.

— Quand est-ce qu'on pourra aller la voir chez sa copine ? enchaîna son frère Kévin.

Franck expira lentement, soulagé. Il avait oublié son mensonge de la veille. Un instant, il crut que les garçons avaient entendu leur conversation.

— Elle va bien, elle se prépare pour aller au collège. Dès qu'on pourra, on ira la voir.

— Prom's ? buta Yohan sur le mot.

— Promis, fit Alex en le soulevant pour l'embrasser sur le nez. Il se débattit en riant.

— Allez, c'est l'heure ! J'emmène Yohan, dit Alex à Franck.

— OK, je m'occupe des jumeaux.

Franck consulta son portable toujours muet. Cette attente le tuait !

* * * *

8 h

Dans la mansarde sous les combles, l'ado se retourna en gémissant sur la paille pourrie.

Son réveil fut douloureux. Frigorifiée, affamée, elle se résolut à faire ses besoins dans le récipient en fer à sa disposition dans un coin de la pièce. Sa tête la faisait beaucoup souffrir, le coup qu'elle avait reçu la veille la lançait encore et elle avait la langue pâteuse. Par moments aussi, des vertiges transformaient son lit en un radeau en perdition. Le plateau laissé la veille était intact, elle n'avait rien mangé, mais elle avait bu toute l'eau du gobelet. Elle en déduisit qu'elle avait été droguée.

Elle hésita sur l'attitude à adopter. Devait-elle tambouriner à la porte comme elle l'avait fait la veille ou bien rester sagement sur son lit en attendant que ses ravisseurs daignent se montrer ?

Elle n'eut pas le temps de réfléchir bien longtemps, elle entendit les marches menant jusqu'au grenier grincer. Puis, verrous et serrures furent ouverts.

Le gars qui entra dans la pièce n'était pas le même que celui de la veille. Moins grand, plus large d'épaules, il cachait son visage sous une cagoule, exactement comme son acolyte. Sans un regard pour l'adolescente de 13 ans, il déposa un nouveau plateau et prit l'autre. Il ne lui accorda pas un regard et repartit comme il était venu.

Léa, tétanisée, n'avait osé demander combien de temps ils la garderaient prisonnière. Mais, pour l'heure, elle mourait de faim et elle avala les deux tranches de pain de mie et la compote en un temps record. Elle hésita à boire l'eau, mais sa soif fut la plus forte.

Se sentant mieux, elle entreprit d'examiner la porte. Elle était constituée de planches en bois clouées et les fixations au mur semblaient solides. Elle essaya de la soulever pour la déboîter de ses gonds comme le lui avait montré Franck. Elle renonça très vite à ce projet, il aurait fallu deux personnes pour y parvenir. Pas de fenêtre non plus. Son regard se porta au plafond. Une idée germa. Aussitôt, elle grimpa sur la paillasse puis sur le cadre de la tête de lit. Instable sur cet escabeau de fortune, les vertiges toujours présents, elle appuya de toutes ses forces sur les lattes du bois pour essayer d'entrouvrir un passage. Si elle arrivait à détacher quelques-unes d'entre elles, elle pourrait peut-être se faufiler par le toit vers l'extérieur. Elle lutta pour faire une percée, mais, en équilibre précaire, son pied gauche glissa sur le tube en acier et elle chuta lourdement au sol. Elle frotta sa hanche et son bras, endoloris. Elle n'eut pas le temps de se relever qu'elle entendit les marches craquer.

Les verrous furent ouverts violemment et le battant de la porte s'abattit contre le mur avec fracas. Le gars de la veille se rua sur Léa. Apeurée, elle tomba sur les fesses et mit ses bras en avant afin de se protéger d'éventuels coups.

L'homme l'attrapa par le bras et la jeta sans ménagement sur le lit.

— Tiens-toi tranquille sale gamine. T'as compris ?

Le regard haineux, il chercha ce qu'elle avait bien pu faire.

— Si tu fais l'imbécile, je t'attache ! T'as compris ? hurla-t-il à nouveau tout contre son crâne.

— Vous n'avez pas le droit de me retenir ici. Laissez-moi partir !

Avisant la porte laissée entrouverte, Léa se rua pour tenter de fuir. Le gars lui barra le passage en mettant son bras en travers de sa route, et la propulsa de toutes ses forces en arrière. Sa tête heurta violemment le mur et le choc lui coupa la respiration. Elle entendait bourdonner ses oreilles comme si une bombe avait explosé juste à côté d'elle.

— Putain ! sale gosse, si tu recommences, je te tue !

Il la bourra de coups de pied dans le dos et les jambes puis tourna les talons en reverrouillant tous les verrous.

Léa n'arrivait plus à se relever, une nausée la secoua de longues minutes. Elle pleura sur sa misère.

2

Le rendez-vous

8 h 30

Le portable de Franck vibra dans sa poche. Les mains tremblantes, il dut s'appuyer contre le muret en pierre de la rue. Le numéro était masqué, comme la veille.

— Allô ?

— Phare de l'Espiguette à 11 h.

— Comment va ma fille ? Je veux...

La communication fut coupée.

Des frissons lui parcouraient encore le corps lorsqu'il pénétra dans leur maison. Alex était revenue de l'école.

— Tu les as eus ? Ils ont appelé ?

Elle secouait compulsivement les bras de Franck.

— À 11 h, au phare de l'Espiguette.

— Comment va Léa, tu lui as parlé ?

— Je n'ai même pas eu le temps de poser la question.

Il s'avachit sur une chaise dans la cuisine. Son teint pâle et ses traits tirés lui donnaient l'air malade. Alex s'assit face à lui. Elle se rongait les ongles.

— C'est sûr, ils vont bien faire l'échange ? Ils vont nous rendre Léa ? Franck, réponds-moi !

Statique sur sa chaise, il ne réagissait pas.

— Franck !

Avec effort, il sortit de son état de prostration.

— J'espère.

— Tu espères ? On ne peut pas se contenter de ça ! Franck, regarde-moi !

— Je ne sais pas, je ne sais plus, je n'en peux plus ! C'est trop pour moi, je n'arrive plus à réfléchir, la peur me bloque complètement !

À cet aveu terrible, Alex lui prit les mains.

— Écoute, j'ai bien réfléchi et je crois qu'il faut prévenir la police, quoi que ça nous coûte !

Devant le sursaut de Franck, elle s'expliqua :

— Les garçons sont trop petits pour fuir, c'est trop dangereux quand on est en cavale. Tant qu'il n'y avait que Léa, c'était

faisable, difficile, mais faisable. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. Si nous sommes arrêtés, eh bien... c'est que cela devait arriver !

— Qu'est-ce qu'ils deviendront si on est emprisonnés ?

— Ils seront confiés à nos parents.

— Alex... je ne crois pas...

— Moi je sais, je n'arrête pas d'y penser ! Léa est en danger et pour la sauver il faut des professionnels ; seuls, on n'est pas de taille ! Regarde en Inde, on a cru pouvoir s'en sortir seuls et on a tout foiré... Shareef l'a payé de sa vie, ne faisons pas la même bêtise !

Les larmes inondèrent les yeux de Franck au souvenir de la mort de son ami dont il se sentait toujours responsable.

— Ne recommence pas, Franck, ce n'est pas ta faute ! Notre famille est plus importante que tout le reste, il faut contacter la police...

Tant bien que mal, il se reprit.

— Je vais aller au rendez-vous, si cela se passe mal... alors on appellera les flics !

— Il ne faut pas attendre que cela se passe mal ! Franck, réagis !

— Je suis sûr qu'ils vont tenir parole, c'est leur intérêt de toute façon...

— Je viens avec toi...

— NON !

— Franck...

— C'est non, Alex !

* * * *

9 h 45

Il emprunta la voiture de son voisin Pierre, retraité, et partit le plus discrètement possible, en direction de l'Espiguette. Il lui fallait une quarantaine de minutes pour s'y rendre, mais il préférait arriver avant les ravisseurs pour planquer le véhicule. Il n'avait pas de plan précis et improviserait le moment venu.

Lorsqu'il fut en vue du phare, il chercha un endroit où dissimuler la berline. Il se gara derrière une maison désertée puis se dirigea vers les dunes. Il se doutait bien que c'était loin de tout regard que l'échange aurait lieu.

Il attendit, longeant le bord de mer. À cette heure-ci, en semaine, il n'y avait quasiment personne. Au loin, Franck aperçut un homme promenant son chien. À part lui, c'était désert.

Il avait pris les documents récupérés la veille auprès du père François, une copie bien sûr, il n'était pas fou au point de donner les originaux. Mais quelque chose clochait. Les ravisseurs se doutaient certainement qu'il conserverait des preuves, alors, quel était leur objectif ? Il n'avait rien dit à Alex pour qu'elle n'angoisse pas, à chaque jour suffit sa peine.

Il n'arrêtait pas de penser aux paroles de sa compagne sur la nécessité d'appeler la police. Avait-elle raison ? C'était en tout cas la solution la plus sage.

Il en était là de ses raisonnements lorsqu'une moto tout-terrain, avec deux types dessus, ralentit en arrivant près des dunes. Ils firent un premier passage en regardant autour d'eux, puis revinrent vers Franck et stoppèrent à quelques mètres de lui. Il comprit tout de suite que Léa n'était pas avec eux.

Le passager se dirigea droit sur lui, sans enlever son casque.

— T'as les papiers ?

L'homme se tenait à un mètre de Franck. Râblé, les jambes courtes, le teint clair, une voix avec un léger accent hispanique.

— Où est Léa ?

— T'as les papiers ? répéta le type, plus fort. Il regardait les mains vides de Franck.

— Je veux voir ma fille !

— Tu la verras quand on aura les papiers ! Va les chercher !

— NON ! je veux voir ma fille tout de suite !

— Putain ! qu'est-ce qui va pas chez toi ? T'es pas en position de marchander mec...

— Si je ne vois pas ma fille, il n'y aura pas d'échange. C'est clair pour toi mec ?

Le gars s'avança vers lui menaçant, mais s'immobilisa lorsqu'il aperçut le promeneur avec son chien, très proche. Il opéra un demi-tour sur lui-même pour s'entretenir avec son acolyte. Puis il prit son téléphone et appela quelqu'un. Cela confirma les soupçons de Franck, ils recevaient leurs ordres d'une autre personne.

Exactement comme à Chennai².

Le gars revint vers lui en lui tendant le portable.

— Je te passe ta fille au téléphone et tu me donnes les papiers...

²Voir *Sombres Notices*

— T'as pas compris : je veux la voir, pas lui parler !

— Écoute mec...

— C'est toi qui vas m'écouter ! Tu vas dire à ton boss qu'il n'y aura pas d'échange tant que je n'aurai pas récupéré ma fille, et si jamais vous lui faites quoi que ce soit, je vous retrouve et je vous tue un par un ! T'as compris ?

Franck ne savait plus ce qu'il disait, mais le stress de ne pas savoir si Léa allait bien le rendait fou.

Le gars se redressa, fixa un instant Franck, puis retourna vers son compère. Les motards repartirent en sens inverse un instant plus tard.

Franck craqua et s'écroula sur le sable. Il tremblait de tous ses membres. Qu'avait-il fait ? Si en représailles ils tuaient Léa...

Soudain, il remarqua que la moto était arrêtée à une centaine de mètres de lui. Ils avaient l'air de discuter. Ne suivant que son instinct, Franck se releva précipitamment et courut vers la voiture. Il démarra le moteur et s'engagea tout doucement sur le chemin, il voulait être certain de ne pas être repéré par les motards. Ils parlaient encore puis redémarrèrent. Franck se mit à les suivre de loin, sécurisé par la voiture de son voisin qui leur était inconnue.

Ils roulaient vite et il dut se concentrer pour ne pas se faire distancer. Heureusement, la circulation de la départementale lui permit de se fondre parmi les autres véhicules, mais il éprouva des sueurs froides lorsqu'il crut les avoir perdus. À moto, les ravisseurs pouvaient zigzaguer entre les voitures. D'après le chemin emprunté, ils repartaient en sens inverse. En effet, ils traversèrent tous les villages, en passant par Saint-Just et Lansargues, pour enfin arriver à Mauguio. Puis ils se dirigèrent vers l'étang de l'Or. Franck les suivait toujours à bonne distance en se demandant où cela le mènerait. À partir de cet instant, ils laissèrent derrière eux les habitations pour s'approcher de lieux de chasse aux gibiers d'eau, complètement isolés. Lorsqu'ils garèrent leur moto, Franck eut juste le temps de se planquer dans un renforcement du chemin. En sortant de la voiture, il marcha en se dissimulant des ravisseurs puis s'agenouilla derrière des roseaux. Les deux hommes descendaient à présent le long des berges et quelques instants plus tard Franck entendit le moteur d'une barque. Il se ratatina encore plus et, courbé en deux, il parcourut les derniers mètres le séparant de la rive. Il releva prudemment la tête et les aperçut s'éloigner sur l'étang, dans un petit bateau à moteur. De là où il se trouvait, il ne voyait aucune

maison ni hangars susceptibles de cacher Léa. Il se maudit de ne pas avoir pris ses jumelles.

Lorsque la barque ne fut plus qu'un point minuscule, il se releva et alla vers la moto des ravisseurs garée à côté d'une berline noire aux vitres teintées. À la vue du véhicule, il frissonna. Toujours le même modèle. Identique à celui en Inde et à la voiture de dimanche qui leur avait coupé la route. À présent, il savait que son instinct ne l'avait pas trompé, il s'agissait bien des mêmes hommes. À l'idée que Chabra, le parrain indien, soit encore de la partie, il perdit espoir. Il pensa à l'inspecteur Noda qui les avait aidés et sans qui ils seraient morts ou bien ils croupiraient encore au fond d'une prison indienne !

Les mafieux les avaient retrouvés malgré la prudence extrême qu'ils affichaient en permanence. Comment était-ce possible ? Chabra avait probablement des hommes en France, mais avait-il le pouvoir de commanditer un enlèvement jusqu'ici ?

Laisant pour l'instant de côté toutes ces questions sans réponse il essaya d'ouvrir les portières, le coffre, mais rien n'y fit, tout était verrouillé. Il était tenté de briser une vitre mais il se ravisa. De l'extérieur, il ne distinguait aucun indice qui pouvait le renseigner sur le lieu où Léa était retenue.

Il remonta en voiture et repartit comme un fou chez lui. Dès qu'il eut coupé le moteur, Alex l'accueillit fébrilement.

Elle cherchait du regard Léa. Quand elle comprit que l'ado n'était pas là, elle se rua sur Franck.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est-elle ?

— Ils n'avaient pas Léa avec eux.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Je les ai suivis lorsqu'ils sont repartis.

— Appelle la police ! Franck... appelle la police !

Elle courait derrière lui. Il prenait ses jumelles dans le garage sans l'écouter.

— Tu avais promis de les appeler si ça se passait mal ! lui rappela-t-elle, furieuse. Mais qu'est-ce que tu fais ?

— J'y retourne, avec les jumelles je pourrai les situer !

— Je ne comprends pas ! Tu sais où ils sont ?

— Ils sont à l'étang de l'Or à Mauguio, mais il faut prendre une barque pour y aller et je ne sais même pas si Léa est avec eux.

Il reprit, voyant l'état d'Alex :

— Ne t'inquiète pas, en découvrant leur planque j'ai un coup d'avance sur eux. Je vais prendre quelques affaires et rester sur

place tant que je n'aurai pas d'indices supplémentaires. Si j'ai des nouvelles ou bien si c'est toi qui en as, on s'appelle. Je laisse mon téléphone en mode silencieux, si je ne réponds pas envoie-moi un texto, OK ?

— C'est pour ça qu'il faut avertir la police, ils sauront comment faire et pourront intervenir dès que tu leur donneras l'adresse...

— Non, c'est exclu.

Devant le ton obstiné de Franck, Alex lâcha prise. Elle n'était pas de taille à se battre contre lui.

— C'est où exactement ?

— Je pense qu'ils sont dans une cabane de chasseurs, près de la pointe de la Ridelle.

— Où ça ?

— C'est un lieu de chasse aux gibiers d'eau... aux canards ! précisa-t-il devant l'incompréhension grandissante d'Alex. J'y suis souvent allé pour observer les oiseaux. Je vais me planquer et attendre. On verra bien où cela me mène. De toute façon, je ne peux pas rester sans rien faire !

Il embrassa Alex, la fixa intensément ses mains entourant le délicat visage qu'il choyait tant. La peau fine de sa compagne

laissait entrevoir un filet de petites veines autour de ses yeux. Ses longs cheveux bruns étaient emmêlés, ce qui n'était pas dans son habitude. Malgré sa taille, elle devait lever la tête pour regarder Franck.

— Je fais au mieux. Occupe-toi bien de nos fils.

Après un dernier regard, il partit et redemanda l'autorisation à son voisin de conserver la voiture. Pierre utilisait très rarement son véhicule depuis qu'il était à la retraite. Il accepta encore une fois.

3

Filature

13 h 30

Dans son sac, il avait pris soin d'apporter ses jumelles à vision infrarouge qui permettaient de voir de jour comme de nuit. Il avait ajouté une tenue de camouflage, une casquette, une doudoune très chaude car en mars les nuits étaient froides et de quoi manger et boire pour plusieurs jours. Il avait également pensé à se munir d'une batterie externe pour son téléphone.

Il ne savait vraiment pas comment il s'y prendrait si une occasion se présentait, mais il était paré et suivrait son instinct. Jusqu'à présent, cela lui avait plutôt réussi.

Il gara la voiture à la sortie de Manguio et se dirigea à pied jusqu'à l'endroit où les hommes s'étaient précédemment garés. Les véhicules étaient toujours là !

Longeant l'étang sur plusieurs dizaines de mètres, il trouva un endroit où se poster pour voir sans être vu. Il planqua derrière des roseaux son sac et les jumelles sur le nez, quadrilla la zone afin d'identifier une éventuelle cabane où les ravisseurs pouvaient s'être isolés.

De là où il était, il ne voyait rien, n'entendait rien. À part une dizaine de foulques et une aigrette qui s'envolèrent lorsqu'elles sentirent sa présence, l'étang et ses alentours étaient calmes.

Se résignant à attendre que les hommes du matin reviennent, il prit patience. Vers 14 h son portable vibra. Il sursauta, ne s'attendant pas à être appelé.

Numéro masqué !

— Oui ?

— Vous avez commis une grosse erreur en nous faisant du chantage.

— Rendez-moi ma fille !

— On vous rappelle demain. Vous avez intérêt à coopérer. Dans le cas contraire, on s'occupera spécialement de votre petite chérie !

— Attendez...

Il rappela immédiatement le numéro, mais probablement le téléphone utilisé était à usage unique.

Qu'avait-il fait ? Ils allaient s'en prendre à Léa, c'était certain. La menace était claire. Il se croyait pro, capable de gérer seul. Fou qu'il était ! C'était Alex qui avait raison. Il fallait prévenir la police, tout de suite !

Et après ? Son instinct reprit le dessus et il revint à sa première décision ; sa fille était proche, il le sentait. Il la retrouverait.

Le moteur d'une barque lui fit tendre l'oreille. Jumelles sur le nez il reconnut les hommes du matin, seuls ! Il put les détailler à loisir. Ils étaient massifs, l'un plus grand que l'autre. La quarantaine environ pour l'un et la trentaine pour l'autre. Des cheveux foncés et des teints burinés. Franck les imaginait plus facilement sur un chantier de travaux publics qu'en kidnappeurs d'enfants.

Ils accostèrent, puis enfourchèrent leur moto. Dès qu'ils s'éloignèrent, n'écoulant que son cœur de père, il prit la décision d'emprunter la barque. Dans le pire des cas, ils penseraient qu'un gamin la leur avait volée.

Il tira sur la corde de démarrage et le moteur s'enclencha. La barque avançait vite. Il regardait de tous côtés, mais ne voyait

rien ressemblant à une planque. Il s'immobilisa au milieu de l'étang et avec les jumelles inspecta tous les recoins susceptibles de dissimuler une cabane.

Rien !

Il avança à nouveau et s'arrêta plus loin.

Toujours rien !

Il recommença sa tactique jusqu'à ce que, derrière la végétation, il aperçoive ce qui ressemblait à une baraque. Elle était en très mauvais état. La hauteur des roseaux l'empêchait de distinguer la totalité de la bâtisse. Il accosta à plusieurs dizaines de mètres pour ne pas être entendu et parcourut tout doucement le chemin restant à pied.

Allongé sur le sol dans les fourrés, jumelles en mains, il inspecta attentivement la cabane. Elle était vieille, en mauvais état, mais semblait habitée. De la fumée s'échappait de la cheminée. Pas de barque à proximité, ce qui lui confirmait que c'était certainement l'endroit où les ravisseurs se planquaient.

À pas de loup dissimulé par la végétation, il s'accroupit pour parcourir les derniers mètres puis se colla le long d'un mur, sur le côté où il n'y avait pas de fenêtres. Il écouta, mais n'entendit rien. Il se déplaça pour atteindre une ouverture et prudemment risqua

un œil à l'intérieur. D'abord il ne remarqua rien, l'obscurité était totale et il lui fallut un moment afin que ses yeux s'habituent à la pénombre. Enfin il sentit plus qu'il ne vit, la présence de quelqu'un. Juste à temps pour ne pas être découvert, Franck recula précipitamment. L'homme à l'intérieur eut une quinte de toux et ouvrit brutalement la porte pour sortir respirer. Planqué de l'autre côté de la bâtisse, Franck observa à sa guise le troisième homme de la bande. Car maintenant il en était convaincu, c'était bien la planque des ravisseurs et Léa devait y être, elle aussi. Le gars, gras et rougeaud, toussait violemment.

Franck en profita pour examiner l'intérieur à travers une autre fenêtre. C'était exigü, petit, avec peu de meubles. Il se contorsionna pour essayer d'apercevoir un escalier. Il distingua une rampe en bois accompagnant une quinzaine de marches.

Il recula jusqu'à être invisible et chercha une ouverture à l'étage.

Rien ! Donc si Léa était dans cette cabane, ce n'était que par le rez-de-chaussée qu'il pourrait la faire sortir.

Il eut une très forte pensée pour sa fille puis repartit jusqu'à la barque. Il atteignit la rive juste avant que les deux hommes ne reviennent.

Son plan établi, Franck alla dans le centre de Mauguio après avoir récupéré la voiture. Dans un commerce il se renseigna pour savoir où louer une barque à moteur.

Lorsqu'il eut payé le prix demandé, il suivit le gars qui l'amena à l'embarcation sur les berges de l'étang, assez loin du lieu d'accostage des ravisseurs. Une fois seul, il mit le moteur en route et alla la cacher dans les roseaux dans un bras de l'étang. Il était assez éloigné pour qu'on ne le remarque pas et assez près pour vite filer si cela s'avérait nécessaire.

Sa planque débuta.

* * * *

18 h

Le moteur du bateau l'alerta. Il vit les trois gars aborder la rive et prendre la berline. Ils partirent très vite. Vu l'heure, Franck supposa qu'ils se rendaient au village boire un coup.

L'occasion était trop belle. Ils avaient laissé Léa seule.

Il prit la barque louée et partit rejoindre la berge où se dressait la cabane.

Il stoppa en amont et comme le matin rejoignit prudemment le cabanon des ravisseurs. Au cas où un quatrième larron serait présent, il toqua puis se cacha. C'était risqué mais il fallait jouer finement. Pourtant il était pratiquement certain de l'absence de tous les ravisseurs.

Deux minutes passèrent sans que rien n'indiquât la présence de quelqu'un à l'intérieur. La porte étant solidement fermée à clé, il essaya les fenêtres ou plutôt les fenestrons, vu l'étroitesse des ouvertures. Elles étaient solidement closes. Ne voyant pas comment faire autrement, il enroula sa doudoune autour de sa main et cassa la vitre. Les éclats tombèrent sur le sol en un fracas épouvantable. Il se glissa tant bien que mal à travers l'ouverture exigüe et dès qu'il fut à l'intérieur, alluma la torche de son portable ne voulant pas utiliser la lumière du plafonnier.

Ça sentait le renfermé et la cigarette froide. En reculant pour éviter les débris de la vitre, il fit tomber la poubelle qui renversa son contenu. La redressant, il trouva des morceaux de papier déchirés. L'un d'eux attira son attention. On lisait une partie de son nom et le début de leur adresse. Il était au bon endroit, son instinct ne l'avait pas trompé !

Les étroites marches de bois grincèrent abominablement à chacun de ses pas. À l'étage, sur un petit palier, il y avait une solide porte fermée à clé elle aussi. Il essaya de la déboîter, donna de violents coups d'épaule mais rien n'y fit. Il tambourina furieusement contre la porte.

— Léa... Léa, tu es là ?

— Léa... c'est Franck, tu es là ?

Il entendit un bruit sourd puis la porte bougea sous le poids de l'ado.

— Franck, Franck, c'est toi ?

Sa voix lui parvenait étouffée.

— Ça va, ma chérie ?

La voix tremblante, il essayait de rester calme. Il était tellement heureux de l'avoir trouvée, frustré d'être si proche d'elle sans pouvoir la toucher.

— Aide-moi, s'il te plaît ! Je veux sortir, je veux rentrer à la maison... les dernières paroles avaient été soufflées dans un sanglot.

— Je vais te sortir de là... ne t'inquiète pas, je suis là maintenant, je ne te laisse pas...

Lorsqu'elle l'entendit s'éloigner, elle hurla.

Il revint sur ses pas.

— Il me faut un outil pour ouvrir la porte, je reviens.

Il descendit les marches et se mit à la recherche d'un objet pouvant l'aider à ouvrir ou, avec de la chance, trouver les clés !

Mais la chance n'était pas avec lui ni avec Léa, car il entendit des voix se rapprocher. Précipitamment il éteignit la lumière de son portable et passa la tête par le fenestron. Les trois hommes revenaient les bras chargés de paquets. Il n'avait pas entendu le moteur. Il n'eut que le temps de se hisser sur le rebord précaire de la fenêtre et en équilibre instable sur cette assise dentelée de verres cassés, camouflé par l'épais mur de la bâtisse, il patienta puis bondit dans l'herbe haute dès qu'ils franchirent le seuil.

Il savait que le temps lui était compté. Dès qu'ils découvriraient les débris de la vitre, ils fouilleraient tous les alentours pour le retrouver. Il se mit à courir aussi vite que le lui permettaient ses jambes et s'enfonça dans les roseaux, à plusieurs centaines de mètres de la cabane. Il se dissimula dans la végétation et pria.

Un cri de rage résonna.

D'un seul mouvement les trois individus sortirent et braquèrent des torches puissantes en direction des arbres pour

balayer la zone autour d'eux. Ils discutèrent puis se séparèrent. Le premier prit dans la direction opposée à celle de Franck, le deuxième prit le chemin qui menait à leur barque. Quant au troisième, il s'approchait dangereusement de l'endroit où Franck se cachait. Meticuleusement, il fouillait de sa torche les fourrés, les roseaux. Sentant le moment où il allait lui tomber dessus, Franck s'aplatit encore davantage dans l'herbe. Il prit le parti de ne pas bouger d'un pouce, espérant que son immobilité et la faible lumière du crépuscule joueraient en sa faveur. Il n'en menait pas large alors que l'autre passait à présent, juste à côté de lui. Le faisceau de la torche le frôla à maintes reprises, mais ne dévoila pas sa présence. Les herbes se couchaient sous le poids de l'homme et vinrent frôler le visage de Franck qui, statufié, retenait son souffle.

Les roseaux l'entaillaient dans la nuque et sur le front, mais il tint bon et resta ainsi de longs instants. Le gars sentait que Franck n'était pas loin et s'acharnait à fouiller chaque centimètre carré. Il recula et allait lui marcher dessus quand la voix nasillarde de son acolyte se fit entendre dans le talkie-walkie qu'il portait à la ceinture.

— Ouais ?

Franck reconnut la voix de son maître chanteur. C'était lui qui l'avait appelé la veille et le matin même.

— Freddy, tu l'as retrouvé ?

Tiens ! Il s'appelait Freddy ! Intéressant.

— Non. Tony, ratisse tous les endroits où ce fils de pute a pu se planquer et avertis Max. On rentrera uniquement quand on l'aura trouvé !

D'énervement, « Freddy » lâcha sa torche qui tomba tout près du pied de Franck. Heureusement, elle roula vers la berge. Il courut pour la récupérer.

Il continua à fouiller chaque recoin d'herbes et Franck trouva judicieux de rester exactement au même endroit.

Il connaissait à présent les prénoms des trois individus : Max, Tony et le chef, Freddy. Il les mémorisa, cela pouvait servir.

La traque se poursuivit jusqu'au milieu de la nuit. Franck fut tenté plus d'une fois de profiter de ces instants pour se faufiler et finir ce qu'il avait commencé. Mais il se raisonna, sa chance de s'enfuir juste à temps ne se renouvellerait pas. S'il se faisait prendre, c'en était fini de sa fille et lui.

Enfin, ils renoncèrent et retournèrent à l'intérieur.

Franck était trempé de sueur. Il avait eu très chaud, au sens propre comme au figuré.

Il rampa sans allumer la torche, se dirigeant uniquement à la lueur de la lune, arriva bientôt à la barque et se mit à ramer. Il ne voulait surtout pas alerter les ravisseurs avec le bruit du moteur. Quand enfin, il arriva sur l'autre berge, il la cala et ajouta même des roseaux qu'il prit soin de couper et de coucher sur l'embarcation. Comme cela même s'ils passaient tout près, ils ne la verraient pas. Puis il se réfugia dans son abri de fortune. Ses pensées ne quittaient pas Léa. Il n'avait pu la libérer et il imaginait sans mal son moral. Encore une fois, il s'en voulait de son manque d'initiative. Elle était si près. La savoir à quelques dizaines de mètres de lui prisonnière et ne rien pouvoir pour elle, le rendait fou. Cela l'empêchait de réfléchir. Il songea trop tard, qu'il aurait dû se servir de leur barque comme la première fois, les empêchant de le rejoindre aussi vite !

Léa se morfondait sur le lit. Les dernières paroles de Franck la hantaient. Pourquoi n'était-il pas revenu ? Il lui avait promis mais il était parti. Les larmes ruisselaient à présent sur son visage et elle se balançait d'avant en arrière en tenant ses genoux serrés contre elle, comme lorsqu'elle était enfant. Après le départ de

Franck, elle avait entendu les hommes hurler et elle avait eu encore plus peur. Terrorisée, elle n'osait ni crier ni taper de peur de représailles. Le gars avait été très clair à ce sujet.

Au rez-de-chaussée, les hommes discutaient ferme :

— Freddy, tu penses que c'est qui ?

— Le père ! Tu veux que ce soit qui ?

— Peut-être un junkie à la recherche d'un shoot ? hasarda Max.

— C'est possible. De toute façon, il faut trouver une autre planque et très vite ! Que ce soit le père ou pas, on prend pas le risque qu'on découvre la gosse.

— Tu penses qu'il appellera les flics si c'est lui ?

— Sais pas. Bon, il faut trouver quelqu'un pour garder la cabane le temps qu'on cherche un autre endroit. Vous avez une idée ?

— Ouais, j'ai mon cousin. Il a besoin de fric. Il sera intéressé moyennant finance, proposa Max.

— OK, tu l'appelles et tu lui dis de se pointer à la voiture dans une heure. Dès qu'il est là, on le briffe et on part à la recherche d'une piaule. Vous avez compris ?

— Ouais.

Son portable vibra.

— Oui patron.

— T'en es où ?

— On cherche une autre baraque. Le père nous a trouvés.

— Quoi ? Putain ! espèce d'idiot, tu ne pouvais pas t'assurer qu'il ne vous suivait pas ?

— Pardon patron, j'ai merdé ! Je ne le pensais pas capable de nous pister !

— Tu l'as sous-estimé imbécile ! Il a trouvé sa gosse ?

— Non patron.

— Je te croyais capable de gérer la situation mais t'as peut-être pas les épaules assez solides pour ça !

— Désolé patron ! Ça se reproduira plus, les gars vont se débarrasser de la voiture...

— À partir de maintenant tu es super vigilant, les heures à venir vont être importantes et le boss nous fait confiance sur ce coup. Il ne faut pas le décevoir ! T'as compris ?

— Oui patron.

— Fais peur aux parents, fais-leur comprendre qui commande. Tu leur envoies un avertissement ! T'as bien compris ?

— Oui patron, on s'en occupe tout de suite !

— On y va, fit-il aux deux autres dès qu’il eut raccroché.

Freddy monta le premier suivi par ses compères. Il ouvrit les verrous et entra. Dès que Léa vit les trois hommes, elle se mit à hurler. Tony la ceintura, tandis que Max la bâillonnait puis l’attachait au lit. Freddy ouvrit le cran d’arrêt qu’il tenait dans sa main. Léa hurla de plus belle à la vue du couteau et se débattit avec l’énergie du désespoir. Dans sa lutte, sa tête heurta violemment le montant du lit, ce qui l’assomma. Saisissant la main gauche de l’adolescente, Freddy la posa sur une planchette calée sur son genou et, d’un coup net de sa lame, trancha une phalange de l’auriculaire. Il mit celle-ci dans une boîte, pendant que Max posait un garrot sur ce qui restait du doigt. Puis il lui fit un pansement sommaire.

Ils redescendirent comme ils étaient venus.

[Commandez en cliquant sur ce lien](#)

